
L'évolution des francophonies canadiennes. Éléments d'une problématique

Yves Frenette
*Collège universitaire Glendon
Université York*

Je suis historien. C'est dire que la durée est au centre de mes analyses. Depuis une vingtaine d'années, je m'attache ainsi à comprendre l'évolution dans le temps de divers groupes francophones sur le continent nord-américain. Dans le texte qui suit, je présente les éléments de ma problématique sur l'évolution des francophonies canadiennes.

Ma réflexion se fait en trois temps. D'abord, je traite des influences intellectuelles qui guident mes recherches sur les francophonies canadiennes. J'expose ensuite ma problématique, qui est constamment en construction. Enfin, je traite des mutations identitaires contemporaines car, pour moi, l'historien est

toujours un homme de son temps [...] enraciné dans un milieu social déterminé, dont il emporte avec lui, au cours de son exploration dans le passé les inquiétudes, les problèmes, – une certaine manière particulière de sentir et de penser (Marrou, 1961 : 1505).

INFLUENCES INTELLECTUELLES

Jeune historien dans la deuxième moitié des années 1970, un concours de circonstances, comme il en arrive souvent au cours d'une vie, m'a amené à m'intéresser aux régions du Québec, plus particulièrement à la Gaspésie. Sous l'influence de Jean Hamelin, nous travaillions alors dans la perspective d'une histoire globale et,

sous l'influence de Fernand Harvey et d'autres sociologues, nous voulions contribuer à la compréhension des phénomènes de développement régional (Desjardins et Frenette, 1981). Or, la Gaspésie fut, jusqu'au milieu du XX^e siècle, une région où se côtoyaient et interagissaient plusieurs groupes ethnoculturels. J'entrevois bien l'importance de cette diversité culturelle et de l'interculturalisme qui en découlait, mais je ne possédais pas à l'époque les outils conceptuels pour traduire ces réalités en un programme de recherche. Beaucoup plus tard, je relirais l'histoire de la Gaspésie et du golfe du Saint-Laurent dans l'optique d'un historien de l'ethnicité, ce qui contribuerait à l'élaboration de ma problématique sur la genèse et l'évolution des francophonies canadiennes (Frenette, 1996, 1998a ; Desjardins et Frenette, 1999).

Toutefois, le détour le plus déterminant dans mon parcours fut ma pratique de l'histoire des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre. De 1979 à 1988, je fis une thèse de doctorat sur les Canadiens français de Lewiston, Maine, au XIX^e siècle. Mais je ne m'intéressais pas aux phénomènes identitaires et le terme « identité » n'apparaît pas une seule fois dans ma thèse et dans mes premiers articles (Frenette, 1986, 1988, 1989). Bien sûr, je savais que les Canadiens français émigrés dans les centres textiles de la Nouvelle-Angleterre étaient devenus, sous l'effet du nouveau milieu, des Franco-Américains pour qui la langue française était secondaire, quand elle n'avait pas complètement disparue. Cependant, cela ne m'apparaissait pas important. Inspiré par l'historien anglais Edward Palmer Thompson, par son *alter ego* américain Herbert Gutman et par des dizaines d'historiens de la classe ouvrière et des groupes immigrants aux États-Unis, j'écrivais l'histoire des Franco-Américains *from the bottom up*. Je voulais saisir le processus de formation d'une classe ouvrière dans les petits Canadas et montrer comment les gens ordinaires avaient résisté à la domination des propriétaires de manufactures de coton et à celle de la petite-bourgeoisie ethnique composée de prêtres, de médecins et de boutiquiers de toutes sortes (Thompson, 1963 ; Gutman, 1973 ; Roby, 1984). En même temps, avec d'autres, Bruno Ramirez notamment, je prenais conscience par mes recherches dans les recensements et les registres d'état civil de la grande importance des phénomènes migratoires dans l'expérience

historique québécoise ainsi que de la similarité de cette expérience et de celle des immigrants européens (Ramirez, 1991 ; Frenette, 1995). Quant aux géographes culturels de l'Université Laval, qui avaient lancé un vaste chantier sur l'Amérique française, ils me semblaient travailler dans une perspective complètement différente de la mienne (Louder et Waddell, 1983).

En 1988, je déménageai à Toronto pour y occuper un poste au Collège universitaire Glendon. C'est là que, pour la première fois, j'ai pris pleinement conscience des phénomènes identitaires. Cela est venu de trois directions. D'abord, vivant moi-même en situation minoritaire, je commençais à en saisir toute la portée et la complexité de ce qu'une telle chose implique. Parallèlement, mon travail dans une institution bilingue, censée servir la communauté francophone du centre et du sud-ouest de l'Ontario, suscita des questionnements (Frenette, 2000)¹. Enfin, en montant des cours sur l'histoire de l'immigration et de l'ethnicité en Amérique du Nord, je fus amené à fréquenter, par la lecture surtout, des sociologies francophones qui plaçaient l'identité au cœur de leurs préoccupations, par exemple celles des Raymond Breton (1964), Danielle Juteau-Lee (1980), Roger Bernard (1988) et Joseph-Yvon Thériault (1994). En 1995, j'ai été co-directeur d'un bilan de recherche sur la francophonie ontarienne (Cotnam, Frenette et Whitfield, 1995) puis, par un autre concours de circonstances, j'ai rédigé une synthèse d'histoire des Canadiens français des origines à nos jours (Frenette, 1998b). À la suite de la publication de ce livre, j'ai senti le besoin d'élargir ma perspective, tant sur le plan disciplinaire que sur celui de mon objet d'étude, et je dirige présentement un projet de site WEB interdisciplinaire sur l'identité des francophones du Canada. En plus du Canada français, mes recherches portent donc sur l'Acadie, le peuple métis et les immigrants francophones venus de l'extérieur du Canada (Frenette, 1999-).

Mon approche des francophonies canadiennes est celle d'un chercheur formé à la fois en histoire du Québec et des États-Unis,

1. Pour le témoignage d'autres universitaires œuvrant en milieu minoritaire francophone, voir Grisé (1995).

qui emprunte ses concepts, notamment celui d'acculturation, et ses méthodes aux études sur l'immigration et l'ethnicité. Je suis aussi très sensible aux phénomènes de hiérarchisation sociale au sein des communautés francophones et, cela, dans une perspective interdisciplinaire.

LA GENÈSE ET L'ÉVOLUTION DES FRANCOPHONIES CANADIENNES

Dans la foulée de la colonisation européenne de l'Âge moderne, trois foyers principaux de peuplement français ont vu le jour en Amérique du Nord : Port-Royal et l'Acadie (1604), Québec et la vallée du Saint-Laurent (1608), la Nouvelle-Orléans et la Louisiane (1699). À ceux-ci s'ajoutèrent très tôt des foyers secondaires dans la région des Grands Lacs, au pays des Illinois et dans les plaines de l'Ouest (Louder, Trépanier et Waddell, 1994)².

En se transplantant dans les régions maritimes du nord-est de l'Amérique, dans la vallée du Saint-Laurent et plus avant à l'intérieur du continent, les Français apportent leur bagage technique et culturel. C'est le premier d'une série de transferts culturels à se produire au sein des francophonies nord-américaines. Toutefois, ces transferts ne peuvent se réaliser dans leur totalité, le milieu d'implantation différant des milieux d'origine. En outre, les Amérindiens, avec qui les colons français entretiennent des relations étroites, influencent leurs façons d'être et de faire. C'est le premier phénomène d'acculturation au Canada (Frenette, 1998b).

Ainsi, les Français deviennent des Canadiens (vallée du Saint-Laurent, Grands Lacs, plaines de l'Ouest) et des Acadiens (régions maritimes du Nord-Est). Cette distinction originale s'explique par les caractéristiques culturelles propres aux colons, les spécificités des milieux où ils s'établissent ainsi que la position géostratégique des

2. Puisque je m'intéresse ici aux francophonies canadiennes, je traite surtout des foyers acadien et québécois. Le foyer louisianais sera aussi le lieu de mutations identitaires répétées. Leur complexité est encore plus considérable qu'en Acadie et au Canada français (Frenette, 1998c ; Valois, 2002).

deux colonies. Par le biais du commerce et de la guerre, les Français d'Acadie sont en contact plus étroit que ceux de la vallée du Saint-Laurent et des territoires plus à l'ouest avec les habitants des colonies britanniques. Ils sont également plus indépendants des autorités coloniales (Daigle, 1993 ; Griffiths, 1997 ; Landry et Lang, 2001).

La transformation des Français en Canadiens et en Acadiens a constitué la première mutation identitaire des francophones du Canada. Une seconde mutation identitaire, tout aussi fondamentale, survient dans le sillage d'événements politiques et militaires : la déportation des Acadiens entre 1755 et 1763 et la conquête du Canada en 1760. Dans le premier cas, les autorités britanniques chassent à la pointe de la baïonnette les Acadiens des pourtours de la baie française (baie de Fundy) et les déportent en plusieurs endroits. S'ensuit un demi-siècle de pérégrinations qui résultent en la création de nouvelles Acadies (Leblanc, 1983). À certains endroits, comme dans la vallée du Saint-Laurent, l'identité acadienne disparaît complètement. Parfois, elle devient symbolique, comme c'est le cas en France (Braud, 1996). Ailleurs encore, elle se transforme dans ses assises mêmes ; c'est ce qui se passe en Louisiane où les Acadiens y deviennent des Cadjins (Brasseaux, 1987, 1992). Dans les régions maritimes de l'est du Canada, les Acadiens, qui étaient des agriculteurs avant la Déportation, rebâtissent leurs communautés sur de nouvelles bases économiques, tout particulièrement la pêche (L. Thériault, 1993 ; Landry et Lang, 2001). Grâce à la tradition orale, la mémoire collective garde toutefois vivace le souvenir de l'ancienne Acadie et le drame du Grand Dérangement. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les élites se fondent sur cette culture traditionnelle pour faire « renaître » l'Acadie en créant des institutions et des symboles visant à unifier leurs compatriotes des Provinces Maritimes (J.-Y. Thériault, 1995).

Les Canadiens par contre ne sont pas déportés, ils sont conquis. La Conquête introduit l'élément anglais au Canada et lui confère le pouvoir politique et économique. Jusqu'au début du XIX^e siècle, l'immigration en provenance des îles britanniques est faible, mais, à partir de ce moment, elle s'accroît considérablement. Les Canadiens se rendent à l'évidence : les Anglais ne repartiront pas et leur poids

pèse de plus en plus lourd. Ils sont même en train de s'approprier l'identité canadienne en se définissant comme *Canadians*. Apparu dans les années 1820, le vocable « Canadien français » se répand après les traumatismes des rébellions de 1837-1838 et de l'union du Bas- et du Haut-Canada en 1841. L'intelligentsia en vient à considérer les Canadiens d'origine française comme une « race ». Cette nouvelle identité n'est pas seulement linguistique et généalogique, elle est également religieuse : être canadien-français, c'est aussi être catholique (Frenette, 1998b).

Dans ma brève synthèse, j'ai décrit les caractéristiques des Canadiens français en insistant sur leur mobilité géographique. Que ce soit parce qu'ils sont endettés, parce qu'ils ont perdu leur emploi, parce qu'ils veulent établir leurs enfants, parce qu'ils désirent améliorer leur situation ou simplement parce qu'ils rêvent d'aventure, des centaines de milliers d'individus quittent leur paroisse natale, de façon temporaire ou permanente, pour s'installer dans des endroits choisis en fonction de divers facteurs économiques, sociaux et culturels. La plupart participent à plus d'un mouvement migratoire. Par exemple, une famille quitte la vieille paroisse de Baie-du-Febvre, sur la rive sud du Saint-Laurent, pour tenter l'aventure du défrichement à Wotton dans les Cantons-de-l'Est. De là, elle passe l'hiver dans un chantier forestier du Vermont. Elle repasse la frontière pour s'installer à Sherbrooke où le mari travaille comme manoeuvre. Finalement, elle repart pour la Nouvelle-Angleterre où elle s'établit pour de bon, à Lowell cette fois. Mais les enfants continuent leurs pérégrinations. Au début du XX^e siècle, deux d'entre eux sont attirés par les mines de Sudbury. On garde le contact avec eux, mais aussi avec la sœur restée pour s'occuper des « vieux » sur la terre ancestrale et avec le frère qui a réussi à Wotton et est maintenant maire de la petite municipalité. À l'occasion, on reçoit des nouvelles de l'oncle de l'Illinois, de la nièce qui est domestique à Montréal, de l'ancien voisin parti au Manitoba. Se forme ainsi une nouvelle spatialisation, une territorialité canadienne-française. La mort du curé de Baie-du-Febvre, une campagne électorale à Wotton, une grève à Sherbrooke, la fermeture d'un chantier près de Burlington, une sécheresse dans le Midwest, un grand incendie à Montréal et la crise du règlement XVII en Ontario sont autant

d'événements qui intéressent, parce qu'on peut y associer un visage, un lieu bien vivant de notre mémoire (Frenette, 1998b).

Partout où ils vont, les Canadiens français emportent leurs traits culturels et leurs institutions au premier rang desquelles on trouve la famille. Principal agent de socialisation, celle-ci fait la liaison avec la région d'origine et la migration en chaîne relie deux ou plusieurs parties du Canada français. Les migrants du Maine proviennent en grande partie de la Beauce, alors qu'un fort contingent du Rhode Island est originaire des environs de Berthier. Les Canadiens français de Toronto viennent pour la plupart de la Mauricie et ceux de l'est de l'Ontario, des comtés québécois avoisinants. Après avoir fait tache d'huile dans une aire géographique québécoise, les réseaux de parenté s'étendent ailleurs au Canada et aux États-Unis. L'appartenance à ces réseaux permet aux ménages et aux individus de se mouvoir d'un endroit à l'autre, assurés qu'ils sont d'y trouver soutien et sociabilité (Frenette, 1998b). Comme l'écrit le géographe Christian Morissonneau, « C'est elle [la famille] qui constitue le véritable réseau de migration intégrant l'individu où qu'il allât, invitation à partir sans dépaysement trop grand car on demeure en famille, c'est-à-dire entre soi, même chez les autres » (Morissonneau, 1979 : 28).

La famille, la parenté, l'Église, tout le réseau institutionnel facilite l'adaptation dans les milieux divers où se trouvent les Canadiens français, que ce soit une ville forestière du Nord ontarien, un village manitobain ou une ferme isolée en Alberta. Comme leurs ancêtres de France qui s'étaient aventurés en Nouvelle-France, les migrants doivent modifier leur bagage culturel et, au cours du processus, ils acquièrent de nouvelles identités, non seulement parce qu'on ne pratique pas l'agriculture de la même façon dans les plaines de l'Ouest que dans les contreforts des Appalaches, mais aussi parce que, plus souvent qu'autrement, les Canadiens français partagent les lieux où ils s'installent avec d'autres groupes, notamment ceux issus des îles britanniques, qui sont en majorité, du moins à l'échelle provinciale. Ainsi, dès la fin du XIX^e siècle, on commence à parler des « Canadiens français d'Ontario » comme d'un groupe distinct des francophones des autres provinces. En Saskatchewan, en 1912, au moment de la création d'une association provinciale qui représentent les communautés canadiennes-françaises et franco-

européennes de la province, les participants au congrès de fondation sont particulièrement soucieux de choisir une appellation qui rallierait le plus grand nombre. Ils optent finalement pour le terme « Franco-Canadien » plutôt que « Canadien français ». Quarante ans plus tard, lors du Troisième congrès de la langue française du Canada, Louis-Philippe Mousseau parle longuement à ses compatriotes du Québec des Canadiens français de l'Alberta, qu'il désigne du vocable de « Franco-Albertains ». En fait, depuis le tournant du XX^e siècle, les conflits scolaires, que l'historien Marcel Martel qualifie de mythes fondateurs des minorités hors Québec, ont fait prendre conscience aux groupes francophones de leurs différences. Les Canadiens français du Québec jouissent d'une certaine sécurité culturelle, tandis qu'eux doivent lutter pour bâtir et préserver des institutions, et surtout pour avoir accès à des écoles de langue française (Martel, 1998 ; Frenette, 1998b). On se trouve devant un paradoxe : l'expansion du Canada français dans l'espace contient les germes de sa disparition, puisque, par définition, les migrations sont porteuses d'acculturation. Dans un groupe minoritaire, l'acculturation est d'autant plus envahissante qu'elle s'accompagne de transferts linguistiques. L'émergence de nouvelles identités chez les groupes francophones de l'Ontario (Franco-Ontariens) et de l'Ouest (Franco-Manitobains, Fransaskois, etc.) au XX^e siècle s'explique donc en grande partie par les transformations qu'ils ont subies sur place.

L'avènement d'une identité québécoise qui s'affirme avec force pendant la décennie de 1960 n'est pas le facteur le plus important dans l'éclatement du Canada français, contrairement à ce qu'on affirme habituellement (Harvey, 1995 ; Martel, 1997). Les jeux se sont faits beaucoup plus tôt, en fait dès le moment où les Canadiens français se sont installés à l'extérieur du Québec. Pour l'historien du politique, les États généraux du Canada français de 1967 marquent la rupture. Pour l'historien des faits sociaux, ils la symbolisent, les élites réagissant à un mouvement qui avait cours depuis plusieurs décennies dans les couches populaires³.

3. Le même phénomène s'est produit en Franco-Américanie. Voir Roby (2000).

Je n'évacue pas le champ politique de mes analyses, mais je ne prends pas pour acquis que les pratiques des « gens ordinaires » correspondent nécessairement au discours des élites. Quant aux relations Québec-minorités francophones, elles ne sont pas à sens unique. Le Québec influence l'évolution des minorités, mais le contraire est tout aussi vrai. Après la Deuxième Guerre mondiale, l'avènement de l'identité québécoise est étroitement lié aux représentations que se fait l'intelligentsia de la francophonie canadienne. Les grandes crises scolaires et celle de la conscription ont presque convaincu certains chefs nationalistes du Québec, et ce dès les années 1920, de l'impossibilité de la dualité culturelle et linguistique canadienne. Lentement, la leçon du nombre imprègne les milieux nationalistes : il est très difficile, sinon illusoire, d'essayer d'assurer la survie des minorités assujetties à la volonté de la majorité. Ne faudrait-il pas plutôt rassembler ses effectifs sur le territoire québécois, seul endroit où les Canadiens français peuvent profiter pleinement de leurs droits religieux et linguistiques (Frenette, 1998b) ?

Au milieu du XX^e siècle, l'identité acadienne se modernisera également et se fragmentera selon les appartenances provinciales. Au Nouveau-Brunswick, de nouvelles élites, inspirées en partie par le néo-nationalisme québécois, se fondent sur le réseau institutionnel traditionnel pour revendiquer l'égalité de la société acadienne face à la majorité anglophone. Les Acadiens de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard ont aussi le vent dans les voiles sur le plan institutionnel et culturel, mais leur situation ressemble à bien des égards à celle des francophones des provinces des Prairies, car l'assimilation linguistique y effectue des ravages (Hauteœur, 1975 ; Vernex, 1979 ; J.-Y. Thériault, 1995 ; Basque, Barriau et Côté, 1999).

Les transformations des francophonies canadiennes au fil des siècles sont aussi dues à l'apport d'immigrants provenant de pays francophones autres : les Anglo-Normands en Acadie et dans la région du golfe du Saint-Laurent, les Franco-Européens (Français, Belges, Suisses) et, plus récemment, des gens venus des Antilles, d'Afrique et d'Asie. Parfois, ces immigrants se sont intégrés aux groupes francophones existants, parfois ils ont formé leurs propres réseaux et développé des solidarités fondées sur la langue française

et l'origine géographique. L'apport des Franco-Européens a été crucial dans la formation des communautés francophones des Prairies. Leur cohabitation avec les Canadiens français n'a pas toujours été facile, les différences culturelles semblant souvent l'emporter sur la communauté de langue (Frémont, 1980 ; Durieux, 1986 ; Allaire, 1993).

À l'occasion, la rencontre de deux groupes francophones ou d'un groupe francophone et d'un autre groupe linguistique donne lieu à un processus d'ethnogenèse, c'est-à-dire à la formation d'un groupe ethnoculturel qui emprunte des éléments aux deux groupes originaux, mais qui s'en démarque. C'est le cas dans la vallée du Saint-Jean ou l'arrivée d'Acadiens et de Canadiens français au tournant du XIX^e siècle a donné naissance aux Brayons. Selon la localité, selon la famille, ce sont tantôt les éléments acadiens, tantôt les éléments canadiens-français qui dominent (Albert, 1920). Plus à l'est, le peuple franco-terreneuvien est aussi né de la rencontre de deux groupes francophones : les Acadiens, en provenance du golfe du Saint-Laurent, et les déserteurs bretons, souvent de tout jeunes hommes, qui fuient les conditions atroces sur les morutiers⁴. Dans un contexte d'isolement géographique séculaire, cet amalgame a entraîné l'éclosion d'une culture originale (Magord, 2002).

Toutefois, l'exemple le plus probant d'ethnogenèse est celui du peuple métis, fruit de l'union de voyageurs canadiens et de femmes amérindiennes. Comme les autres identités francophones du Canada, l'identité métisse est mouvante dans le temps et dans l'espace. Dans un lieu et à un moment donnés, selon leur position socio-économique et le regard que les Blancs posent, les Métis sont davantage amérindiens que canadiens et vice-versa. Le métissage est également linguistique. De nouvelles langues, tel le chinook à l'ouest des Rocheuses et le michif dans les plaines, se sont constituées à partir du français et des langues amérindiennes. Dans les endroits où les Métis étaient en relation étroite avec des

4. Entre 1763 et 1904, la France a conservé le droit de pêcher sur la côte ouest de Terre-Neuve.

francophones, le français devint la langue usuelle, quoiqu'il fût des emprunts grammaticaux et syntaxiques aux langues amérindiennes. L'identité métisse s'est aussi forgée autour d'événements politiques : la bataille de la Grenouillère en 1816, le combat pour mettre fin au monopole commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1849 et les mouvements de résistance de 1869-1870 et de 1885. Aujourd'hui, comme plusieurs Canadiens français et Franco-Européens de l'Ouest, la plupart des Métis sont devenus anglophones (Papen, 1984 ; Ens, 1996 ; Payment, 1990 ; St-Onge, 1990 ; Bakker, 1997).

LES MUTATIONS IDENTITAIRES CONTEMPORAINES EN PERSPECTIVE

Au seuil du XXI^e siècle, les francophones du Canada négocient, une fois de plus, un virage identitaire. Mais ce virage n'est pas le même partout. D'une part, deux sociétés s'affirment avec force, le Québec et l'Acadie du Nouveau-Brunswick ; d'autre part, dans les autres provinces, à une ou deux exceptions, l'assimilation linguistique progresse à un rythme effarant. À certains endroits, elle s'accompagne d'une redéfinition identitaire. En l'absence de la langue française, l'identité de certaines personnes, qui s'affirment francophones, devient symbolique et se cantonne dans le folklore et l'histoire. Elle n'est pas sans rappeler l'identité franco-américaine contemporaine (Roby, 2000 ; Frenette, 2001).

Parallèlement, dans plusieurs provinces et régions, la langue française a acquis une fonction uniquement utilitaire et se trouve coupée de référents culturels. Dans les écoles, le français est confiné à la salle de classe. Dans les corridors, à la cafétéria, dans la cour de récréation, les jeunes parlent l'anglais. Ils ne se définissent pas comme Franco-Ontariens ou Fransaskois, mais comme Canadiens bilingues. Pour eux, le français est devenu la langue seconde, un phénomène qui correspond à la thèse de l'identité bilingue du regretté Roger Bernard (1988 ; Frenette, 2003)⁵.

5. Les recherches de Michel Bock (2001) font ressortir la fragilité de l'identité franco-ontarienne. Selon lui, même dans un bastion culturel comme Sudbury, le terme « franco-ontarien » n'aurait jamais eu d'emprise et on serait passé du terme « canadien-français » au début de la décennie de 1960 au terme « francophone » au milieu de la suivante.

Contrairement à ce qu'avaient prédit de nombreux spécialistes des sciences sociales, c'est dans les grandes villes que la francophonie minoritaire se porte le mieux, enrichie qu'elle est de l'apport d'immigrants en provenance du Québec, d'Europe et, de façon croissante, des pays de l'hémisphère sud. À Halifax, à Toronto, à Winnipeg, à Edmonton, à Calgary, à Vancouver, les communautés francophones sont dynamiques et le réseau institutionnel est presque complet (Stebbins, 1994 ; Allaire, 1999 ; Chambon *et al.*, 2001). Toutefois, les relations sont souvent tendues entre les francophones « de souche » et les « néo-francophones » qui proviennent d'univers culturels variés. Il arrive même que le racisme sorte sa tête hideuse (Heller, 1994).

La situation est complexe et il n'est pas surprenant que les responsables de l'élaboration des politiques et les militants du fait français ne sachent pas toujours sur quel pied danser. De par leurs fonctions, les intellectuels sont amenés à participer aux débats, à éclairer les acteurs. Les historiens ont un rôle particulier à jouer, celui de rappeler que les francophonies canadiennes n'ont jamais connu d'âge d'or et que les mutations identitaires en sont la base depuis 400 ans.

Références

- Albert, Thomas (1920), *Histoire du Madawaska*, Quebec, Imprimerie franciscaine missionnaire.
- Allaire, Gratien (1993), « La construction d'une culture dans l'Ouest canadien. La diversité originelle », dans Gérard Bouchard (dir.) et Serge Courville (coll.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 343-359.
- Allaire, Gratien (1999), *La francophonie canadienne. Portraits*, Sainte-Foy et Sudbury, AFI-CIDEF et Prise de Parole.
- Bakker, Peter (1997), *A Language of our Own. The Genesis of Michif, the Mixed Cree-French Language of the Canadian Metis*, New York, Oxford University Press.
- Basque, Maurice, Nicole Barrieu et Stéphane Côté (1999), *L'Acadie de l'Atlantique*. Moncton, Société nationale de l'Acadie, Centre d'études acadiennes et Centre international de recherche et de documentation de la francophonie.
- Bernard, Roger (1988), *De Québécois à Ontariens. La communauté franco-ontarienne*, Hearst, Le Nordir.
- Bock, Michel (2001), *Comment un peuple oublie son nom. La crise identitaire franco-ontarienne et la presse française de Sudbury (1960-1975)*, Sudbury, Prise de Parole.
- Brasseaux, Carl A. (1987), *The Founding of New Acadia. The Beginnings of Acadian Life in Louisiana, 1765-1803*, Baton Rouge, Louisiana State University Press.
- Brasseaux, Carl A. (1992), *Acadian to Cajun. Transformation of a People, 1803-1877*, Jackson, University Press of Mississippi.
- Braud, Gérard-Marc (1996), « Les communautés acadiennes en France », dans *Le Congrès mondial acadien. L'Acadie en 2004*, Moncton, Éditions d'Acadie, p. 343-350.
- Breton, Raymond (1964), « Institutional Completeness of Ethnic Communities and Personal Relations of Immigrants », *American Journal of Sociology*, 70, 2, p. 193-205.
- Chambon, Adrienne et al. (2001), « L'immigration et la communauté francotorontoise. Rapport final », Toronto, Centre de recherches en éducation franco-ontarienne, www.oise.utoronto.ca/crefo/
- Cotnam, Jacques, Yves Frenette et Agnès Whitfield (dir.) (1995), *La francophonie ontarienne. Bilan et perspectives de recherche*, Ottawa, Le Nordir.

- Daigle, Jean (1993), « L'Acadie de 1604 à 1763. Synthèse historique », dans Jean Daigle (dir.), *L'Acadie des Maritimes. Études thématiques*, Moncton, CEA, p. 1-43.
- Desjardins, Marc, et Yves Frenette (1981), *Histoire de la Gaspésie*, Montréal, Boréal/IQRC.
- Desjardins, Marc, et Yves Frenette (1999), *Histoire de la Gaspésie*, Sainte-Foy, PUL.
- Durieux, Marcel (1986), *Un héros malgré lui*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines.
- Ens, Gerhard J. (1996), *Homeland to Hinterland. The Changing Worlds of the Red River Metis in the Nineteenth Century*, Toronto, University of Toronto Press.
- Frémont, Donatien (1980), *Les Français dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Éditions du Blé.
- Frenette, Yves (1986), « Understanding the French Canadians of Lewiston, 1860-1900. An Alternate Framework », *Maine Historical Society Quarterly*, 25, 4, p. 198-229.
- Frenette, Yves (1988), « La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Lewiston, Maine, 1800-1880 », thèse de Ph.D. (histoire), Université Laval.
- Frenette Yves (1989), « La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre. Lewiston, Maine, 1800-1880 », *Historical Papers/Communications historiques*, p. 75-99.
- Frenette, Yves (1995), « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire. Les Canadiens français à Lewiston au XIX^e siècle », dans Yves Landry et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec XVII^e-XX^e siècles*, Louvain-la-Neuve, Éditions Académia-Publications MHN, p. 221-232.
- Frenette, Yves (1996), *Les Anglo-Normands dans l'est du Canada*, Ottawa, Société historique du Canada (coll. Les groupes ethniques du Canada).
- Frenette, Yves (1998a), « Capitalisme maritime, peuplement colonisateur et relations ethnoculturelles dans la région du golfe Saint-Laurent aux 18^e et 19^e siècles », dans Caterina Ricciardi (dir.), *Acqua. Realtà e metafora*, Rome, Semar (coll. Saggistica), p. 375-392.
- Frenette, Yves (1998b), *Brève histoire des Canadiens français*, Montréal, Boréal.
- Frenette, Yves (1998c), « La Louisiane et la Nouvelle-Angleterre francophones, 1865-1914. Une comparaison », *Francophonies d'Amérique*, 8, p. 143-151.
- Frenette, Yves (dir.) (1999-), *Francophonies canadiennes. Identités culturelles*, www.francoidentitaire.ca
- Frenette, Yves (2000), « Le rendez-vous manqué. Le Collège universitaire Glendon et les communautés francophones du Centre-Sud-Ouest de l'Ontario, 1965-2000 », Communication présentée au 60^e congrès de l'ACFAS, Université de Montréal.
- Frenette, Yves (2001), *Les francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*, Sainte-Foy, INRS-Urbanisation, culture et société (coll. Francophonies d'Amérique).
- Frenette, Yves (2003), « Les francophones du centre et du sud-ouest de l'Ontario. Un portrait sommaire », dans Marcel Bénéteau (dir.), *Le passage du Détroit : 300 ans de présence francophone/ Passages : Three Centuries of Francophone Presence at Le Détroit*, Windsor, Humanities Research Group (coll. Working Papers in the Humanities, 11), p. 289-297.

- Griffiths, Naomi (1997), *L'Acadie de 1686 à 1784. Contexte d'une histoire*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- Grisé, Yolande (dir.) (1995), *États généraux de la recherche sur la francophonie à l'extérieur du Québec*, Ottawa, Actexpress.
- Gutman, Herbert G. (1973), « Work, Culture, and Society in Industrializing America, 1815-1919 », *American Historical Review*, 78, 3, p. 531-588.
- Harvey, Fernand (1995), « Le Québec et le Canada français. Histoire d'une déchirure », dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 49-64.
- Hauteœur, Jean-Paul (1975), *L'Acadie du discours. Pour une sociologie de la culture acadienne*. Québec, PUL (coll. Histoire et sociologie de la culture).
- Heller, Monica (1994), *Crosswords. Language, Education and Ethnicity in French Ontario*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Juteau-Lee, Danielle (1980), « Français d'Amérique, Canadiens, Canadiens français, Franco-Ontariens, Ontariens, qui sommes-nous ? », *Pluriel*, 24, p. 21-43.
- Landry, Nicolas, et Nicole Lang (2001), *Histoire de l'Acadie*, Sillery, Septentrion.
- Leblanc, Robert (1983), « Les migrations acadiennes », dans Dean Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Québec, PUL, p. 137-162.
- Louder, Dean, et Eric Waddell (dir.) (1983), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Québec, PUL.
- Louder, Dean, Cécyle Trépanier et Eric Waddell (1994), « La francophonie nord-américaine. Mise en place et processus de diffusion géohistorique », dans Claude Poirier (dir.), *Les variétés du français en Amérique du Nord*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 185-202.
- Magord, André (dir.) (2002), *Les Franco-Terreneuviens*, Moncton, Chaire d'études acadiennes.
- Marrou, Henri-Irénée (1961), « Comment comprendre le métier d'historien », dans Charles Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, p. 1467-1540.
- Martel, Marcel (1997), *Le deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttes et déroute du Canada français. Les rapports entre le Québec et la francophonie canadienne (1867-1975)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Martel, Marcel (1998), *Le Canada français. Récit de sa formulation et de son éclatement, 1850-1967*, Ottawa, Société historique du Canada (coll. Les groupes ethniques du Canada).
- Morissonneau, Christian (1979), « Mobilité et identité québécoise », *Cahiers de géographie du Québec*, 23, p. 29-38.
- Papen, Robert (1984), « Un parler français méconnu de l'Ouest canadien, le métis. " Quand même qu'on parle français, ça veut pas dire qu'on est des Canayens ! " », dans *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest*, Regina, Institut de recherche du Centre d'études bilingues, p. 121-136.
- Payment, Diane (1990), « *Les gens libres – Otipemisiwak* ». *Batoche, Saskatchewan, 1870-1930*, Ottawa, Lieux et parcs historiques nationaux.

- Ramirez, Bruno (1991), *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal.
- Roby, Yves (1984), « Un Québec émigré aux États-Unis. Bilan historiographique », dans Claude Savary (dir.), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, IQRC.
- Roby, Yves (2000), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalités*, Sillery, Septentrion.
- Stebbins, Robert (1994), *Franco-Calgarians. French Language, Leisure, and Linguistic Lifestyle in an Anglophone City*, Toronto, University of Toronto Press.
- St-Onge, Nicole-J.-M. (1990), « Race, Class and Marginality in an Interlake Settlement, 1850-1950 », dans Jim Silver (dir.), *The Political Economy of Manitoba*, Regina, University of Regina, p. 73-87.
- Thériault, Joseph-Yvon (1994), « Entre la nation et l'ethnie. Sociologie, société et communautés minoritaires francophones », *Sociologie et sociétés*, 26, 1, p. 15-32.
- Thériault, Joseph-Yvon (1995), « Naissance, déploiement et crise de l'idéologie nationale acadienne », dans Simon Langlois (dir.), *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique), p. 67-83.
- Thériault, Léon (1993), « L'Acadie de 1763 à 1990. Synthèse historique », dans Jean Daigle (dir.), *L'Acadie des Maritimes. Études thématiques*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, p. 45-89.
- Thompson, Edward Palmer (1963), *The Making of the English Working Class*, New York, Vintage Books.
- Valois, Jeanne (2002), « Louisiane française, Louisiane créole », Sainte-Foy, texte inédit.
- Vernex, Jean-Claude (1979), *Les Acadiens*, Paris, Éditions Entente.